

RAOUL TABURIN

A UN SECRET





PAN-EUROPÉENNE PRÉSENTE

Edouard
BAER

Benoît
POELVOORDE

Eugène
CLÉMENT

RAOUL TABURIN

A UN SECRET

un film de
PIERRE GODEAU

D'APRÈS LE RÉCIT DESSINÉ DE SEMPÉ
paru aux Éditions Denoël

Scénario et dialogues **GUILLAUME LAURANT** Adaptation **PIERRE GODEAU** et **GUILLAUME LAURANT**
Avec la collaboration de **SEMPÉ**

France - Durée : 1h30 / Image : 1.85 / Son : 5.1

AU GINÉMA LE 17 AVRIL 2019

DISTRIBUTION
PATHÉ FILMS
2 rue Lamennais
75008 Paris
Tél. : 01 71 72 30 00

PAN-EUROPEENNE
21 rue de Beaurepaire, 75010 Paris
Tél. : 01 53 10 42 30
production@pan-europeenne.com
www.pan-europeenne.com



MATÉRIEL TÉLÉCHARGEABLE SUR WWW.PATHEFILMS.COM

RELATIONS PRESSE
MAGALI MONTET
Magali@magalimontet.com
Tél. : 06 71 63 36 16
CELIA MAHISTRE
Celia@magalimontet.com
Tél. : 06 24 83 01 02



SYNOPSIS

**Raoul Taburin,
c'est l'histoire d'un petit garçon devenu grand sans savoir faire du vélo.
L'histoire d'un immense malentendu vécu comme une malédiction.
Un imposteur malgré lui.**



OPTIQUE
ANGELIQUE
BIFAILLE



Pour le P
d

Entretien avec
JEAN-JACQUES SEMPÉ

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Dans quelle mesure, selon vous, *Raoul Taburin*, porte-t-il en ses pages la promesse d'un film ?

Je n'ai jamais eu la prétention d'imaginer que le cinéma puisse s'intéresser à mon travail. Ce n'est que lorsqu'on me l'a proposé que je me suis dit : « Quelle bonne idée ! », mais cela n'avait rien d'évident initialement. L'idée qu'une voix off raconte l'histoire m'enchantait, car j'aime énormément cela : ça berce, ça saisit, ça embarque. Je suis émerveillé par le « Il était une fois... ». J'ai le goût du conte, et Raoul Taburin en est un. J'aime beaucoup raconter et me raconter des histoires. Je passe beaucoup de temps à ça depuis toujours.

Qu'avez-vous ressenti en découvrant le film sur grand écran pour la première fois ?

J'étais fier comme un pou ! Ça m'a beaucoup amusé de voir que mes personnages pouvaient s'incarner et mes dessins s'animer en prises de vue réelles. Je suis tout étonné de voir qu'on a accordé autant d'importance à mon travail. Et je suis particulièrement touché, car l'histoire de Raoul est un peu la mienne. Enfant, j'ai longtemps rêvé d'avoir un vélo. Par conséquent, je n'ai pas su faire de vélo pendant un bon moment. En outre, j'ai beaucoup aimé l'atmosphère du film, et le choix des costumes uniques tout au long du récit, par exemple, qui crée une atmosphère hors du temps.

Comment avez-vous travaillé à la coécriture du scénario ?

On a beaucoup échangé au préalable avec le scénariste Guillaume Laurant. Notre entente a été parfaite. Je connaissais son travail et je l'ai beaucoup écouté. Il a fallu donner de la consistance à mon histoire. Guillaume a eu, par exemple, l'idée d'ajouter le personnage du père. N'ayant eu ni vélo ni père, ce travail d'écriture m'a d'autant plus touché.

Dans le film, le vélo est un personnage à part entière qui avance seul et apporte ainsi une touche poético-fantastique à l'ensemble...

C'est une idée de Guillaume Laurant, qu'a intelligemment accentuée Pierre Godeau à la mise en scène. Ça fait partie des apports du cinéma. Le vélo devient un compagnon dans le film. Il a une âme.

Vous avez choisi Pierre Godeau pour porter votre histoire à l'écran. Sa sensibilité est-elle proche de la vôtre ?

Dans les deux premiers films de Pierre, Juliette et Éperdument, on sent sa sensibilité, son humour, et son don pour diriger les acteurs, ce qui m'importait beaucoup. Je trouve que Pierre a su trouver un ton très en phase avec celui de mon roman dessiné.

Avez-vous été surpris qu'un jeune réalisateur de trente ans ait envie de s'approprier Raoul Taburin pour en faire un film ?

J'ai surtout remarqué à quel point Pierre Godeau était enthousiaste à l'idée de cette adaptation. Il nous a beaucoup plu, à Guillaume Laurant et à moi. L'entente a été immédiate. Pierre est très sympathique, très à l'affût et, par ailleurs, plein d'admiration pour mon travail !

Quel regard portez-vous sur le casting du film ?

Benoît Poelvoorde est marrant comme tout. Il m'a raconté que sa première fiancée l'appelait Raoul Taburin. C'est vrai qu'il lui ressemble ! Édouard Baer et moi nous connaissons depuis longtemps. Il est très amusant, a beaucoup d'esprit et fait un Figougne idéal. J'aime beaucoup la complicité entre Benoît Poelvoorde et Édouard Baer à l'écran, elle est palpable. Quant à Grégory Gadebois dans le rôle du père, il est parfait, avec sa pipe à la Jacques Tati. Suzanne Clément est discrète, jolie et délicieuse ; c'est la Madeleine idéale. Oui, ce casting me ravit !

Vous souvenez-vous de la genèse de *Raoul Taburin* ?

Ce livre est né de façon très anodine. Un jour, je réfléchissais à un projet de livre. J'adore le vélo. J'en ai fait toute ma vie, sauf depuis mes soucis de santé. Autrefois, j'étais à bicyclette quel que soit le temps. J'arrivais parfois chez les gens trempé comme une soupe, avec une allure lamentable, mais c'était ainsi. Un jour, comme je faisais du vélo tout le temps à Paris, j'ai pensé : que ferais-je dans Paris sans vélo ? Et de là m'est venue l'idée de cette histoire : celle d'un homme et de son vélo.

Raoul Taburin est l'histoire d'un mystère et d'un homme en décalage avec le monde. Ce décalage est source de mélancolie...

C'est juste. Tout est très mystérieux dans l'existence. Que peut-on contrôler ? Raoul ne contrôle rien. Il doit vivre ainsi. Tout ce qui est souffrance et regret engendre la mélancolie. Moi, je suis plutôt ami de la mélancolie. Louise Vilmorin disait : « Charles Trénet a le don de rendre mélancolique même l'instant présent ». Je crois qu'on ne peut pas être autre chose que mélancolique.

La mélancolie de Raoul Taburin engendre une certaine douceur, que l'on retrouve dans le film...

C'est merveilleux, quand on a une lacune, de rencontrer un copain qui en a une aussi et qu'on ne pouvait pas supposer. C'est doux, en effet. Il faut voir le regard de Benoît Poelvoorde quand Raoul découvre les failles de Figogne dans le film. C'est très touchant. Figogne ne sait pas prendre de photo au bon moment. Et dans le film, il arrive à Saint-Céron et déclare à Raoul ne pas savoir faire de vélo ! Ce qui lui pose problème, c'est l'action. Raoul et Figogne ont donc un point commun. J'aime beaucoup la fin du film, différente de celle du livre, avec cette poignée de main entre eux, lorsqu'ils se traitent mutuellement de « menteur », « besogneux », « charlatan », etc.

Qu'aimez-vous dans l'esthétique du vélo ?

Je n'arrive pas à comprendre comment on peut tenir en équilibre. J'ai, un jour, posé la question à un grand savant, qui m'a répondu : « C'est très compliqué ! ». Il n'a pas pu m'expliquer. La question de l'équilibre me fascine. Voir une grosse personne faire du vélo relève du miracle : comment fait-elle pour ne pas tomber ? L'équilibre est une merveille.

Êtes-vous sensible au son que fait le vélo et qui est très présent dans le film ?

J'adore ça ! Quand j'étais gosse, ce son me mettait en joie. J'essayais de comprendre comment le vélo fonctionnait. C'est merveilleux, cette mécanique !

Entendez-vous le timbre de la voix de vos personnages quand vous les dessinez ? Celle de Raoul, par exemple ?

Je n'y ai jamais pensé ! Mais je trouve que les voix de Benoît Poelvoorde et d'Édouard Baer correspondent bien à celles de Raoul et Figogne.

Vous faites une apparition dans le film dans une séance de... Figogne ! Quel souvenir gardez-vous du tournage ?

C'était une journée très sympathique. Il y avait une jolie ambiance sur le tournage. J'étais heureux d'être entouré des acteurs et de tous les figurants et habitants du village impliqués sur le film. J'étais ravi des décors. Ça m'a beaucoup amusé de voir les devantures des commerçants reconstituées, comme les commerces de Frognard et de Bifaille. J'y voyais une vraie fidélité à mon livre.

D'une façon générale, l'expérience de ce film a été très joyeuse, tant avec Guillaume Laurant qu'avec Pierre Godeau, Philippe Godeau, Benoît Poelvoorde ou Édouard Baer.



ROUVOX
CADRES

Bien sûr que j'en ai!...



*Les seuls qui ont
les Rustines
les V
celles qui
la*



RUSTINES
VELO . AUTO . MOTO





Entretien avec **PIERRE GODEAU**

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Qu'est-ce qui vous a touché dans l'univers de Sempé, et dans Raoul Taburin, en particulier ?

La tendresse, la bienveillance et son humour me touchent infiniment. Je me retrouve pleinement dans son univers. Sempé, c'est comme un ascenseur pour moi : il me permet d'accéder à une sphère de pertinence et d'intelligence à laquelle je ne serais pas certain d'avoir accès sans son support...

Qu'y a-t-il de cinématographique dans son univers selon vous ?

La simplicité de son univers est cinématographique. Mais c'est assez délicat, car son usage des plans larges présente un danger : que l'on fasse une collection de saynètes sans rentrer dans le cœur des scènes et que le film finisse par ressembler à un diaporama. Il s'agissait donc d'entrer dans le vif du sujet, même si la scène était muette et que les dialogues étaient silencieux... afin de faire remonter à la surface les enjeux, aussi imperceptibles et ténus soient-ils.

La tentation de la fantaisie et de l'onirisme était en germe dans vos deux premiers films, Juliette et Éperdument...

Bien sûr. Le dénominateur commun, c'est surtout que j'adore raconter des histoires en partant des personnages - ou plutôt des personnes - en essayant de les comprendre et en dressant des portraits. L'onirisme fait partie intégrante de cet enjeu : je me demande toujours à quoi rêve mon personnage. C'est aussi la question du champ et du hors-champ, de ce que qui se dit et ne se dit pas. Le rêve et la poésie permettent d'exprimer le vécu, le ressenti du personnage. J'ai aussi un côté naïf, enfantin et très rêveur.

Après un film de prison, voici un film au grand air !

On a cassé les murs, là ! Ça fait un bien fou : le Sud, le ciel bleu, la nature... C'est, bien sûr, parce que le sujet le réclamait. La nature tient une place très importante dans l'œuvre de Sempé. Elle est souvent le vaste décor où se retrouvent, tout petits, ses personnages. Sempé, c'est l'homme seul au milieu d'une foule ou l'homme seul face à l'immensité de la nature. À cet égard, j'adore les scènes entre Raoul et la chèvre. La chèvre comme seule et unique confidente, ça me plaisait.

Comment avez-vous travaillé à étoffer cette histoire ténue ?

L'ambition était d'être absolument fidèle à Sempé. Dès lors, comment donner des épaules à cette histoire sans la dénaturer ? Ce fut un travail de dentelle. Guillaume Laurant, le scénariste du film, a eu l'idée de la voix off, qui était la meilleure façon de traduire à l'écran la petite phrase qui figure sous les dessins de Sempé. Raoul est devenu le narrateur, ce qui n'était pas le cas dans le livre. Il a fallu ensuite trouver des idées qui ne trahissent pas la petitesse de l'intrigue. On s'est efforcés de ne pas tomber dans le « biopic de Raoul Taburin » en écartant toutes les scènes qui ne racontaient pas le conflit intime du personnage, pour mieux aborder des thèmes qu'évoquait déjà le livre et qui me sont chers, comme la filiation, l'accomplissement et la perception de soi. C'est parce que le film m'est si proche que je me suis attelé à ce méticuleux travail, afin de décrire au mieux la trajectoire intime de Raoul.

On a étoffé certains personnages discrets, comme celui de sa femme. Je voulais que Madeleine soit un moteur de l'action et surtout qu'elle soit au cœur du dénouement. Le personnage du père a aussi été ajouté, et de fait, l'idée de la filiation : la nécessité absolue de faire du vélo pour Raoul vient du fait que les fils des commerçants reprennent les affaires de leurs parents dans le village. Ça participe à son drame, car son père est facteur.

Pourquoi n'avez-vous pas envisagé de personnage de mère ?

La mère de Raoul a longtemps été à l'écriture. Mais on s'est rendu compte que le récit était plus fort sans elle, car cela renforçait les séquences entre le père et le fils, qui devenaient, dès lors, des face-à-face. Le fait qu'il n'y ait que le père dans la vie de Raoul apportait de la mélancolie, qui n'est jamais loin de l'univers de Sempé.

La narration est rétrospective dans le film, contrairement au livre...

J'ai toujours pensé que l'enjeu du récit n'était pas de savoir quel était le secret de Raoul, mais plutôt : « Comment fait-on pour vivre avec un tel secret ? ». On n'est pas dans le thriller, plutôt dans la fable. Une histoire toute simple à l'enjeu à la fois infime, fondamental et universel, qui pose la question suivante : comment parvenir à être soi-même au milieu des autres ? C'est cette question qui a guidé le sens de la

narration... tout en veillant à ce que le récit soit plaisant. C'était indispensable. Il fallait que ce soit savoureux. Que le spectateur prenne du plaisir à ce qu'on lui raconte une histoire. Un peu comme quand on est enfant, le soir avant d'aller se coucher, à une exception près, bien sûr : maintenir le spectateur en éveil ! Mais il n'y a pas de révélation, ce n'est pas l'objectif.

Comment avez-vous envisagé la chute de Raoul, qui est aussi un envol ?

Ce qui était compliqué, c'était de rester simple. Il s'agissait de filmer une chute spectaculaire, mais sans en faire de trop. Même chose pour la chute à vélo de la sortie scolaire quand Raoul est enfant. Ces chutes sont filmées avec des plans choisis. L'ensemble de la mise en scène est assez dépouillé ; elle l'est, bien entendu, aussi dans ces séquences d'action.

Lors de la « chute aérienne » de Raoul, la voix off évoque une « communion céleste » entre son vélo et lui. C'est à la fois métaphysique et humoristique...

Le cinéma permet de donner corps à cette idée. Quelque chose se joue de plus grand que Raoul à cet instant. Ce moment est donc du cinéma en puissance. On part de quelque chose d'intime, la relation de Raoul à son vélo, et on accède à une apothéose rêvée. C'est son rêve à l'hôpital, alors qu'il est fragilisé : il s'imagine trouver enfin l'équilibre dans le ciel sur son vélo, dans un instant suspendu. Le cinéma permet de suspendre le temps. J'aime cette idée que le cinéma permette de réécrire la vie. Et puis il y a le clin d'œil à E.T. qui me mettait en joie ! Ça tombait sous le sens, c'était un prolongement magique.

Raoul Taburin, comme toute l'œuvre de Sempé, a une dimension existentielle. Y étiez-vous sensible ?

Bien sûr. Il y a une dimension presque sacrée dans son œuvre. Le point de vue surplombe : on y regarde de très haut de petits bonhommes qui s'agitent avec leur destin.

Qu'est-ce que cela induisait sur le plan de la mise en scène ?

Les séquences débutent souvent par un plan très large. Mais il y a, bien sûr, des gros plans ; c'est du cinéma et on s'éloigne là de l'esthétique de Sempé. C'était la gageure : il fallait se rapprocher des personnages tout en soignant les cadres.

Comment vous est venue l'idée du tonnerre qui se fait entendre à chaque fois que Raoul tente d'avouer son secret ?

Cette idée de foudre n'est pas du tout dans le livre. On l'a envisagée comme un élément de conte, le bras armé de la malédiction qui poursuit Raoul et qui nous permettait de passer du drame à la tragédie, sans que ce soit triste.

Comment avez-vous appréhendé le vélo de Raoul, qui a son autonomie et son mouvement propres, et apporte ainsi une touche fantastique au récit ?

En imaginant un dialogue muet entre Raoul et son vélo, cela m'a donné l'idée de lui donner une autonomie

à part entière. On est proche de l'animal domestique doté d'une âme. Et cette idée participe à la poésie qui émane de l'ensemble. Et puis je trouvais que ça rajoutait de l'injustice à la situation de Raoul : quand le vélo le suit, il tient debout, et quand il monte dessus, il tombe.

Le vélo, c'est aussi un son...

On a commencé le montage son par le bruitage. Ce qu'on fait rarement au cinéma. Et nous avons bruité tout le film avec un son différent pour chaque vélo. Le vélo du père de Raoul a un son de locomotive, proche d'une respiration fatiguée ; le vélo de Sauveur, le champion, siffle ; celui de la petite fille est mélodieux ; et celui de Raoul fait un son qui évoque les rouages, les rayons, la mécanique propre. Ce « tic-tic-tic-tic » contribue à sa personnification.

Avez-vous pensé immédiatement à Benoît Poelvoorde pour le rôle de Raoul Taburin ?

Je ne connaissais pas Benoît, mais il me paraissait évident pour le rôle. Il me fallait un acteur archi-expressif pour toutes les séquences muettes. Je lui ai envoyé le scénario et il m'a répondu trois jours plus tard. J'ai compris que c'était le plus grand fan de Sempé que la terre puisse porter et qu'il allait être le gardien de l'esprit de Sempé sur le tournage, capable de me dire si on y était fidèle ou non. Ça m'a beaucoup rassuré et donné confiance. Ça s'est confirmé pendant le tournage. Il a été parfait. Je n'ai même pas eu à le diriger, il connaissait son rôle et l'univers du film sur le bout des doigts.

Comment avez-vous trouvé les trois autres comédiens pour incarner Raoul plus jeune ?

Nous avons fait un énorme casting. Il fallait que ces acteurs aient tous une mélancolie dans le regard et une ressemblance avec Benoît Poelvoorde, qui incarne Raoul adulte. Le choix de Benoît a induit le reste du casting des jeunes Raoul.

Édouard Baer et Benoît Poelvoorde forment un duo complice à l'écran...

Ce qui peut transpirer le plus à l'écran, c'est la complicité entre deux personnes. Dans la mesure où il y avait beaucoup de scènes muettes, il fallait vraiment une amitié à filmer. Je me suis renseigné et j'ai pensé à Édouard Baer, qui me semblait être un complice idéal. J'aime leur pudeur à tous les deux. Tous deux se situent à l'écran entre timidité et envie de déconner, et j'ai beaucoup aimé filmer cela.

Certains dialogues dans la bouche d'Édouard Baer lui ressemblent beaucoup, comme cette phrase très à propos : « Je sais qui je suis »...

C'est une phrase d'Édouard ! Ce n'était pas écrit dans le scénario, ni dans le livre. Ce qui était formidable avec les acteurs, c'est que j'ai pu collaborer en amont. Avec Édouard, on a passé beaucoup de temps à revoir ses scènes à lui. Il avait donc une vraie vision du film et était très au fait de ce qui se jouait, ce qui a permis quelques improvisations comme cette phrase.





Suzanne Clément apporte une vraie douceur au personnage de Madeleine...

Ça fait un moment que j'ai envie de travailler avec elle. Et j'aimais beaucoup aussi l'idée que cette fable intemporelle et universelle soit incarnée par un Belge, un Français et une Québécoise ! En outre, il y a quelque chose d'atemporel dans le visage de Suzanne. Elle a un côté aimant et maternel qui apporte de la douceur au film. Elle incarne un élément stable dans la vie de Raoul. Son amour est constant et infaillible.

Grégory Gadebois s'est-il imposé dans le rôle du père de Raoul ?

J'aime énormément cet acteur. Toutes ces scènes muettes étaient un défi pour lui. Grégory travaille beaucoup ses accessoires. Il a eu l'idée de cette pipe à la bouche qui ne le quitte jamais et qui offre une vraie silhouette à son personnage.

Et Vincent Desagnat en Sauveur Bilongue, le champion cycliste ?

J'ai toujours trouvé qu'il avait un côté drôle et poétique. Il apporte humour et douceur au film dans son rôle de champion du vélo. Il est aussi un grand dessinateur et un grand fan de Sempé.

Le jour où Sempé est venu sur le tournage, ce dut être festif !

Tout le monde était ravi, moi inclus, mais j'étais aussi très effrayé ! C'était le jour où l'on tournait le départ de la course. Il y avait beaucoup de figuration, énormément de choses à gérer. C'était une journée très dense, mais tout le monde était ému de le voir parmi nous.

D'un bout à l'autre du film, votre image est solaire et chaleureuse...

La couleur en soi était un sujet, car il y en a peu dans le livre. Il y a des touches de couleur sur des détails, en général là où se passe l'action. Comment traduire ça à l'image ? Je me suis dit qu'il fallait faire un ensemble pastel pour le décor et la figuration, et être un peu plus saturé sur les costumes des acteurs principaux pour créer quelque chose de joli et d'uniforme. Je voulais qu'on se sente bien dans cette image, que ce soit agréable à regarder. C'était un vrai défi en partant d'un décor naturel et d'une nature estivale, mais grâce au travail de Claire Mathon à l'image, Yan Arlaud aux décors et Nathalie du Roscoät aux costumes, je crois que nous l'avons réussi.

Comment avez-vous choisi les décors du film ?

Ce n'était pas simple, car nous ne disposions pas d'un budget illimité, or l'ambition esthétique était vaste, compte tenu de l'univers de Sempé que nous voulions restituer. Nous avons tourné dans un petit village du Sud, à Venterol dans la Drôme. Il a fallu faire disparaître tous les marqueurs contemporains apparents : nous avons refait toutes les devantures des magasins, avons habillé la façade de l'église. Puis j'ai eu un déclic lorsque j'ai réalisé que Sempé parlait de nous, des gens autour de lui, un

peu comme le fait Depardon, dont nous avons beaucoup regardé les photos. Il ne fallait donc pas exclure les gens du village. Nous avons donc tourné avec les habitants, qui ont tenu des petits rôles ou fait de la figuration.

C'est alors que s'est établie une passerelle entre la fable et le naturalisme, qui rendait enfin le film possible d'un point de vue visuel et esthétique. Il fallait simplement veiller à trouver le juste équilibre pour que l'aspect du film soit dépouillé sans être stylisé.

Comment avez-vous réfléchi au rythme du film ?

Il fallait dissocier deux parties : avant l'arrivée de Figougne/Édouard Baer et après. Lorsqu'il est là, les scènes sont plus dialoguées. Avant, le film est presque muet. Ce n'était pas simple de cerner le tempo, ni de minuter le film en amont, car tout le début est fait de didascalies et de voix off. Le plus grand enjeu pour moi était d'accorder du temps aux regards. Le rythme de la voix off était aussi important, car il dictait le tempo du début, outre les temps muets. Puis, quand les dialogues s'instaurent, le rythme devient plus classique.

Le temps semble suspendu dans cette histoire : les personnages ne changent jamais de costumes...

C'est une idée qui est arrivée dès le début du scénario. Ça conférait au film son caractère de fable. Il fallait que cette histoire soit atemporelle. Le vélo permettait ça, car il n'a pas d'âge. Le seul accessoire qui fait daté est la télé. Hormis cela, il n'y a aucun indice d'époque. J'ai aussi voulu utiliser une chanson en anglais au moment du bal : c'est un petit anachronisme autorisé. Certains costumes datent un peu, mais certains, comme celui de Figougne, sont assez contemporains. Et une salopette, ça n'a pas d'âge !

Comment avez-vous travaillé à la musique du film, qui donne à entendre notamment une ritournelle inspirée de la Marche turque...

J'aimais beaucoup l'idée que la place du village soit comme un manège qui évoque le temps qui passe comme le caractère cyclique de la vie. La musique y fait écho.

Que désirez-vous transmettre avec ce film ?

J'ai montré le film à mes petits frères de 6 et 10 ans. Ils ont tout résumé, en sortant de la projection : « Quand on a un secret, il vaut mieux le dire ».

Ce film a-t-il changé quelque chose en vous ?

Le fait d'adapter Sempé m'a permis des audaces que je ne me serais jamais autorisées seul, ce qui m'a rapproché de moi. J'ai beaucoup appris. Ma plus grande ennemie c'est mon autocensure. Et le fait d'avoir l'univers de Sempé entre moi et moi m'a délivré de cela, paradoxalement. Je me sens aujourd'hui beaucoup plus libre.



Entretien avec
GUILLAUME LAURANT

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Que représente Jean-Jacques Sempé pour vous ?

Il incarne pour moi une forme de génie français, à l'égal de Molière, La Fontaine ou La Bruyère. C'est quelqu'un qui sait épinglez les travers humains avec une immense acuité et une grande bienveillance. Il n'y a aucun cynisme chez lui. Ses dessins sont comme des fables qui resteront, et Raoul Taburin en est une. J'avais donc une admiration sans bornes pour lui quand nous avons été mis en relation.

Adapter Raoul Taburin au cinéma n'avait pourtant rien d'une évidence...

Cela d'autant que, pour Jean-Jacques Sempé, c'est une histoire très personnelle. Il se reconnaît dans ce personnage, s'identifie à lui. Quand je l'ai rencontré, nous avons évoqué toute la difficulté à traduire en langage cinématographique son œuvre si singulière, son sens de l'épuration et du détail. Il dit, à juste titre, que beaucoup de ses dessins perdraient une partie de leur intérêt s'ils n'étaient pas accompagnés d'une petite phrase de commentaire en dessous.

Ce commentaire se retrouve dans l'usage de la voix off dans le film...

Il fallait un conteur qui permette de garder la distance du « Il était une fois » de la fable et qui soit, en effet, l'équivalent de ces commentaires. En outre, Jean-Jacques est très amateur de voix off au cinéma, et on a évoqué celle du Fabuleux Destin d'Amélie Poulain, que j'ai écrit pour Jean-Pierre Jeunet. Cette voix off dans Raoul Taburin permet un point de vue légèrement décalé, tout le long du récit.

Comment avez-vous travaillé à étoffer cette histoire ténue ?

Dans une fable graphique, on peut se permettre d'avoir un enjeu ténue. Pour que cela tienne une narration de long-métrage, il fallait l'étoffer sans le trahir. En partant sur des enjeux de narration classique au cinéma, on perdait toute la magie et la force poétique de cette fable. Ma première idée a été de créer le personnage du père, qui n'existe pas dans l'œuvre originale. Comme tout le monde dans le village reprend le métier paternel, ça renforçait le secret honteux de Raoul, doublé du poids de la culpabilité de décevoir son père. Lorsque Raoul veut lui avouer la vérité, son père est frappé par la foudre. Son secret prend dès lors une dimension tragique et il le vit comme une véritable malédiction.

Cette idée de foudre apporte une touche légèrement fantastique à l'ensemble - ce qui ne figure pas dans le roman dessiné.

Il était très compliqué de régler les paramètres du décalage avec la réalité. C'est quelque chose dont nous avons beaucoup parlé avec Pierre Godeau. Le mot fantastique est un peu fort. Je parlerais plutôt d'un monde simplifié et décalé s'apparentant à une sorte de réalisme poétique.

Comment percevez-vous le personnage de Raoul Taburin ?

Je le perçois un peu comme je perçois Jean-Jacques Sempé. Comme quelqu'un qui est devenu adulte en gardant intact son regard d'enfant. En racontant l'histoire de Raoul Taburin, Sempé raconte quelque chose qui nous concerne tous : notre condition de mortel. Nous sommes tous ramenés à cette chute du corps qui est inévitable, on s'invente des trompe-l'œil existentiels, des postures sociales pour ne pas y penser et pour l'oublier. Ce personnage, lui, est peut-être trop conscient de sa condition, par rapport aux autres, plus insouciant.

Quels étaient les écueils de cette adaptation ?

Celui de faire soit un film trop réaliste d'époque, à la manière des *Choristes*, soit trop conceptuel, à la manière de Dogville. Il fallait se situer entre pour conserver la force poétique de l'œuvre. Pour qu'une fable fonctionne, il faut qu'elle ait quelque chose d'un peu simpliste. Le fait que les personnages grandissent avec les mêmes vêtements est une belle idée de mise en scène à cet égard. On comprend d'emblée qu'on se situe dans un monde singulier. Même chose pour l'idée du vélo qui avance tout seul ou pour celle du père qui meurt la pipe à la bouche, à la manière de Jacques Tati : ce sont des indices poétiques qui permettent de rappeler qu'on n'est pas dans le monde du quotidien.

On retrouve dans le film cette idée que les villageois font corps avec leur métier. On dit « une figougne » pour une photo, « un taburin » pour un vélo.

On retrouve l'idée de la posture sociale, qui est une imposture. Chez Sempé, avoir un métier d'adulte, c'est être un enfant qui ment. Raoul doit faire semblant, il est obligé de mentir pour tenir sa position sociale.

Dans le scénario, l'enfance et l'adolescence de Raoul tiennent une place importante.

C'était nécessaire pour qu'on puisse s'identifier au personnage. Contrairement au récit dessiné, on est condamné à être beaucoup plus explicite au cinéma. D'où le fait de rendre concrets son enfance, la maison où il vit, etc., tout en respectant le décalage de la fable.

Comment avez-vous pensé les séquences de chutes spectaculaires ?

Au départ, le scénario prévoyait plus de séquences de ce type. Quoiqu'il était très tentant de filmer des petits virevoltant dans l'espace, Pierre s'est rendu à l'évidence qu'il était quelque peu délicat de demander aux enfants de réaliser des cascades ! Plutôt que de montrer la récurrence, Pierre s'est donc concentré sur les deux chutes qui créent la légende et remplacent toutes les autres.

Comment avez-vous travaillé aux dialogues et à la voix off ?

Dans l'œuvre originale, il y a déjà quelques dialogues et une voix qui mène le récit à la première personne et qui donnaient déjà une indication de ton. Il ne fallait pas être trop réaliste. Le film se situe à une époque indéterminée, sans téléphones portables. Il ne fallait ni aller vers un parler trop quotidien, ni vers du Carné-Prévert, comme je l'avais fait pour *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*. Il y avait un parti pris de sobriété à prendre, sans effets, ni vanes, tout en prêtant aux personnages une fantaisie et si possible une certaine poésie. La voix off, qui mène le récit, je l'ai retravaillée à part comme un long monologue. Elle accompagne les images tout au long du film et elle a donc dû être réadaptée en fonction du montage.

Le vélo, dans le film, est un personnage à part entière...

Il devient symbolique. C'est une entité, et non un simple vélo. C'est une idée de mise en scène de lui donner une autonomie. Il se met à vivre, comme un fantôme. C'est ténu, mais ça suffit à le faire exister, non pas comme une menace, mais comme une sorte de rappel fantaisiste de la fatalité.

Entre *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, *L'Homme qui rit* et *Raoul Taburin*, que vous avez tous trois écrits, se dessine votre goût du conte...

J'ai le goût de la fable, du « Il était une fois ». Les trois supposent des mondes inventés. J'adore la fiction et l'imaginaire. Je suis venu à l'écriture par la lecture. Enfant, la lecture était un refuge, je vivais dans les romans et je devenais les personnages. À 6 ans, j'étais Mowgli ; à 11 ans, j'étais Arsène Lupin ; et à 16 ans, j'étais Martin Eden. J'y croyais vraiment. Après, j'ai fait un tas de métiers avant d'être scénariste, et je les exerçais en me prenant pour un personnage. J'ai sans doute un rapport déformé à la réalité, et je me dirige, en tant que scénariste, spontanément vers des mondes imaginaires.

Comment ressort-on d'un an d'écriture et d'immersion dans l'univers de Jean-Jacques Sempé ?

Cela affûte le regard. Son œuvre est une invitation à observer ce qu'il y a autour de soi, à commencer par les autres. Il m'arrive presque chaque jour de voir une scène dont je me dis : on dirait un dessin de Sempé. Ce prisme suppose de faire coexister l'acuité et la distance. Ça permet de saisir la globalité d'une scène tout en focalisant sur le détail qui va la rendre touchante, absurde, vaine, ou ridicule. Être soi-même acteur de cette scène n'empêche d'ailleurs pas d'avoir ce regard à la fois aigu et distancié. À l'arrivée, plus on observe autour de soi, plus on est présent.



Bénéfices de la bicyclette

HOUL TABURIN



cycles



Entretien avec
BENOIT POELVOORDE

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Que représentent *Raoul Taburin* et l'univers de Sempé en général pour vous ?

J'ai fait des études de dessin et la première personne qui m'a donné envie de dessiner, c'est Sempé. Je trouve qu'il dessine comme un dieu. Ce que j'aime tout particulièrement chez lui, c'est sa poésie désabusée, un peu vieille France, avec un fond de dépression transcendée par l'humour et la distance. Il dessine les héros du quotidien. C'est lui qui m'a appris à les regarder, ces petits bonhommes qui hurlent aux vagues de se coucher.

Raoul Taburin est particulier, car il se situe entre le roman et le dessin. C'est un livre que j'ai découvert assez tard, grâce à une journaliste qui, en voyant *Le Vélo* de Ghislain Lambert dans lequel je faisais du vélo, m'a suggéré de jouer Raoul Taburin. Elle trouvait que je lui ressemblais beaucoup. Comme je venais de faire un film sur le vélo, je n'ai rien initié, mais dix ans plus tard, revoici Raoul qui s'offre à moi, c'est incroyable ! Je ne pouvais pas refuser ce rôle.

Comment percevez-vous le personnage de *Raoul Taburin* ?

J'adore les histoires de gens qui ont un secret. Ce secret est source d'angoisse. Il est à l'image de toute l'œuvre de Sempé : c'est une toute petite chose qui fait basculer toute une vie. Raoul me fait penser aux hommes qui portent des moumoutes ! C'est un peu pathétique, mais poétique aussi.

C'est un homme entouré, mais seul...

L'évoquer me fait penser à un dessin de Sempé que j'affectionne beaucoup : c'est un petit couple de personnes âgées, ils réveillent avec des chapeaux sur la tête et le summum de la fête est atteint quand le type jette un petit pois avec une sarbacane sur la tête de sa femme, qui lève le doigt et lui dit : « Doucement ! ». Ça révèle une grande solitude dans un couple. Je pourrais en citer mille où la solitude des personnes s'exprime. Comme cet homme qui dit à sa voiture : « Bonne nuit, petit bolide ! ». N'y a-t-il pas façon d'être plus seul que de dire bonne nuit à sa voiture ? ! Toute l'œuvre de Sempé tourne autour de la difficulté d'être seul. Raoul n'y échappe pas.

Dans le film, *Sauveur Bilongue*, le champion cycliste, lui déclare qu'il l'admire, qu'il le perçoit comme un artiste...

C'est un artisan, car il répare des vélos, mais c'est un grand artiste de la construction du mensonge ! Et c'est un poète aussi.

Comment avez-vous travaillé ses gestes ? Lorsqu'on le découvre en train de réparer un vélo au début du film, il est très méticuleux et gracieux, à la manière d'un musicien...

J'avais très peu de texte, notamment lors des trente premières minutes où l'on n'entend que la voix off. Avec Édouard Baer, on se disait qu'on faisait de la pantomime. Il fallait exagérer légèrement chaque geste, ce qui était délicat parfois.

Votre partition est faite de silences...

C'est pour cela qu'on parlait autant sur le plateau, Édouard et moi ! Je me souviens de cette séquence de nuit, où je dois me cacher dans l'atelier de Figogne, quand je vole son appareil photo, Édouard m'appelait le mime Marceau ! Il fallait ajuster le jeu, en faire parfois un peu plus ou un peu moins. C'était la difficulté de cette adaptation : il fallait être fidèle à la poésie de Sempé. C'était un bel exercice.

Vous formez un duo très complice avec Édouard Baer, avec qui vous aviez déjà joué dans son film *Akoibon*...

Édouard, j'aime sa joie de vivre, sa curiosité, sa bonté, son lyrisme et son enthousiasme. C'est une âme généreuse, quelqu'un de rare. On est très amis, on a fait beaucoup de bêtises ensemble, donc je joue en fait tout le temps avec lui ! On n'avait pas l'impression de travailler, tant on s'amusait.

Comment vous a dirigé Pierre Godeau ?

Pierre est extrêmement délicat, gentil et très précis. Il sait ce qu'il veut et n'a pas besoin d'être autoritaire pour le demander. Il connaissait son scénario à la virgule près et voulait

entendre sa musique. Il nous laissait emprunter les chemins qu'on souhaitait, puis nous corrigeait. Édouard et moi étions bons élèves, disciplinés, même si nous étions très bavards entre les prises. Pierre avait toute latitude pour nous faire aller là où il voulait. Nous étions heureux d'être là, dans ce cadre de travail idyllique. Si je n'avais pas eu mon accident, ça aurait été un tournage parfait. Car deux jours avant la fin du tournage, je suis tombé à vélo. C'est un comble, car je ne fais pas de vélo dans ce film. Or, le jour où je devais faire deux mètres à bicyclette et m'arrêter devant la caméra, j'ai voulu essayer le vélo. Comme il était arrangé pour qu'il ne fasse pas trop moderne, les freins ont été déplacés, je suis passé par-dessus bord et me suis fait une triple fracture du coude. J'ai été opéré tout de suite. Donc la seule fois où je suis monté à vélo dans ce film, ça a mal tourné !

C'est ironique !

D'autant que Sempé m'a fait un dessin où l'on me voit faire du vélo sans les mains ! C'était un signe ! C'est incroyable, cette histoire. On a envie d'en rire.

Quel souvenir gardez-vous de la séquence de chute aérienne ?

Vu que je l'ai faite en vrai avant, elle m'a paru très facile ! Mais je retiens l'image de moi suspendu à un câble à vingt mètres du sol, avec mon bras pas encore rééduqué et qui me fait un mal de chien.

Improvisiez-vous sur le plateau, Édouard et vous ?

Édouard a fait quelques impros ; moi, non, car mon rôle ne le réclamait pas. Je trouve que le scénario était bien écrit, il me convenait ainsi. Et en vieillissant, j'aime de plus en plus me laisser porter.

Vous n'aviez encore jamais joué avec une chèvre !

Non, et comme toujours avec les animaux, je m'entends davantage avec les dompteurs qu'avec les bêtes. Et je dois dire que cette chèvre n'était pas très joueuse.

Vous portez le même costume tout au long du film. Est-ce un atout pour incarner Raoul ?

En tant que paresseux, ça m'arrangeait bien, car j'aime bien ne pas changer de costume. Pour moi, c'est le pied. C'était pareil dans *Le Grand Soir*, j'avais un T-shirt et un pantalon dégueulasses. Ce qui est très mignon dans *Raoul Taburin*, c'est de voir le personnage grandir avec sa salopette. Pour moi, c'était très gai de jouer en salopette tout au long du film.

Comment avez-vous trouvé la mélodie de la voix off ?

Ce fut compliqué, car la voix off est un personnage en soi. On s'y est pris à plusieurs reprises, car j'avais des problèmes vocaux. En outre, je déteste enregistrer des voix off et je n'aime pas ma voix, donc j'ai eu de la peine à cet exercice. Je suis un acteur qui bouge beaucoup, et je trouve que ma voix manque de gravité pour être autonome. On a donc ramé, mais on s'est bien marrés. Et je suis content que vous parliez de mélodie. Tant mieux si elle s'entend.

Votre tonalité se situe entre drôlerie et mélancolie...

Ça vient de Pierre, qui était très à cheval sur les intonations. Il connaissait son texte par cœur et réécrivait sans cesse la voix off. On a trouvé cette tonalité ensemble. Je me suis laissé guider.

Quel souvenir gardez-vous du tournage et de la collaboration avec les villageois ?

On a vraiment investi les lieux, et les habitants de Venterol sont entrés dans nos vies. Ils ont été partie prenante du film. On connaissait tout le monde. J'allais régulièrement boire des coups chez les villageois. J'ai même en ma possession le T-shirt « Venterol United » que je porterai pour la promo du film !





Entretien avec **ÉDOUARD BAER**

Propos recueillis par Anne-Claire Cieutat

Que représente l'univers de Sempé pour vous et comment y entre-t-on ?

Ce que j'aime beaucoup chez Sempé, ce sont les petits tracés, les ambitions dans le désert, la colère dans la foule, un mélange entre l'infinité de détails autour et les petits personnages qui cherchent à se rebeller, à crier leur solitude et leur petit destin. Le tout sans mépris, car Sempé a beaucoup de tendresse pour ces gens-là. C'est très touchant. À jouer, cela induit une forme de modestie. Ce sont des sentiments discrets qui restent esquissés. Même si, dans une adaptation, il s'agit aussi de trahir l'écrivain ou le dessinateur.

Connaissiez-vous Raoul Taburin ?

Non. Je connaissais davantage *Le Petit Nicolas* ou *Catherine certitude* qu'il avait fait avec Modiano. En découvrant Raoul Taburin, j'ai été très touché par sa façon de traiter de l'imposture. Être acteur de cinéma, c'est accepter la perte de contrôle pour se laisser filmer par un autre. On se demande souvent : « Pourquoi moi ? ». Ce thème de l'imposture nous concerne, nous, les acteurs.

La voix off du film introduit votre personnage de cette façon : « Le destin s'appelle Figougne ». Cela le place dans une perspective existentielle...

Figougne est un révélateur. On cherche ça en amitié comme en amour, au fond : une terre un peu nouvelle qui nous aide à avancer. Figougne, pourquoi est-il là ? Il y a avec Raoul une alchimie qui opère « Parce que c'était lui ; parce que c'était moi ». On a des coups de cœur de sympathie, comme on peut avoir des coups de cœur sentimentaux.

Figougne, c'est un mélange d'exubérance et de maladresse...

C'est un petit coq qui arrive de Paris avec un peu de certitude, mais aussi beaucoup de douceur. Il a aussi un côté lunaire à la Hulot. C'est pour ça aussi que Taburin l'aime bien.

On retrouve cette douceur dans le timbre de votre voix...

On a travaillé à cette douceur. Aussi parce que Benoît Poelvoorde était dans ce registre-là. Il a beaucoup gommé son côté fanfaron, qui est aussi formidable dans d'autres films. Par conséquent, ma façon de m'approcher de lui était dans la même tonalité.

Figougne fait penser à Raymond Depardon ou à JR dans sa façon de vouloir rendre compte de la vie d'un village dans ses photographies...

Figougne, c'est un photographe à l'ancienne. J'aimais bien penser à Robert Doisneau, mais avec un côté pompeux en plus. Ce qu'il fait le dépasse, il pousse un peu du col, comme on dit.

Figougne n'est pas à l'aise avec le mouvement. « Je n'ai pas de timing », dit-il.

Il doit accepter que c'est le hasard qui va prendre sa meilleure photo. Il y a des gens qui sont très inadaptés. Chez Sempé, le monde est très rempli, très grand, il y a une infinité de détails autour des êtres. Figougne est un original qui essaye de faire comme les autres. Ça me touche beaucoup, car ce n'est pas volontaire. C'est pour cela que j'aime bien les titres d'Albert Cossery : *Une ambition dans le désert* ou *Les Fainéants dans la vallée fertile*. Ce sont des personnages qui sont en dehors de la foule, mais pas comme une prétention ou une aristocratie. Ils vivent presque comme un handicap le fait de ne pas arriver à être dans le mouvement, d'être à contre-rythme.

Figougne a une façon très personnelle de composer ses photos. Comme dans celle de la famille du boucher, où le hachoir brandi apporte drôlerie et étrangeté...

Il ne s'en aperçoit pas ! Je me suis raconté tout bas qu'il exprimait peut-être en une photo sa haine des familles, mais ce n'est pas dit du tout ! Il a le don de transformer une image d'Épinal en cauchemar ! Il n'y a aucune malignité chez lui à ce moment-là, mais de fait, il réalise une photo très violente, et c'est drôle. De la même manière, Taburin pourrait presque tuer son ami plutôt que de dire la vérité. On est jamais loin de basculer dans des choses folles. C'est très dissimulé, mais il y a du bizarre dans le film !

Comment s'est passée votre collaboration avec Pierre Godeau ?

J'ai beaucoup apprécié sa douceur, sa force tranquille, sa gentillesse. On a envie de lui faire plaisir. Il était très heureux de nous voir jouer, il était comme un enfant qui n'en revient pas de la chance qu'il a et il nous le faisait ressentir. On se disait qu'on avait de la chance, nous aussi. Pierre Godeau, Sempé et Benoît Poelvoorde ont un point commun : ils n'ont pas honte de chercher quelque chose autour de la gentillesse, qui est un mot très galvaudé. Sempé dans ses héros, Benoît dans ce qu'il recherche dans son rapport avec les gens, et Pierre dans son rapport avec l'équipe atteignent une vraie gentillesse, c'est-à-dire un cœur intelligent et attentif.

Avez-vous retravaillé vos dialogues avec lui ?

Je trouvais l'histoire jolie et j'avais très envie de travailler avec Benoît Poelvoorde et avec Pierre, mais mon rôle était un peu en pointillé et je souhaitais qu'il existe un peu plus. On l'a donc légèrement réécrit.

Le conte du « flan et de la cuillère » que vous racontez aux enfants, c'est de vous ?!

Oui ! C'est une improvisation pour faire rire les enfants. Mais on improvise toujours un peu sur un plateau. En l'occurrence, il fallait que Figougne ait un peu de brio et de fantaisie dans toute la séquence où Taburin est jaloux de lui, car Taburin pense qu'il en est dépourvu. Il imagine que la fantaisie de l'autre séduit son épouse.

Vous avez improvisé cette phrase de dialogue : « Je sais qui je suis », qui résonne comme une phrase de sage à la fin du film...

« Je sais qui je suis » signifie « je suis à ma place, je suis le meilleur moi-même possible ». Je trouve ça beau que Figougne dise ça, car lui a accepté de ne pas être un grand photographe et de laisser le hasard déterminer le succès ou l'échec. Il fait honnêtement les choses et fait de son mieux.

Pierre Godeau filme aussi votre connivence et votre amitié avec Benoît Poelvoorde...

C'était important, car beaucoup de choses entre ces deux personnages se jouent dans les regards et les silences. Benoît m'avait encouragé à accepter ce rôle en me disant : « Viens, on va être heureux ». Et ce fut vrai.

Qu'est-ce qui vous touche autant chez Benoît Poelvoorde ?

Il y a mille choses. Sa profonde bienveillance. Il est incroyablement soucieux de l'autre. Avec sa force de création et de poésie qui confine au génie, il pourrait être très autocentré et préoccupé de lui-même, mais ce n'est pas le cas. En tant que comédien, il a réussi à vaincre une forme de peur. Quand il lit sa lettre d'adieu dans le film, j'avais les larmes aux yeux. Je ne sais pas comment il est parvenu à cet état-là.

Comment avez-vous trouvé la juste tonalité entre drôlerie et mélancolie ?

Nous sommes surtout des petites images, des figurines d'Épinal dans le mouvement du film, dans ce soleil qui ne bouge plus, dans ces couleurs pastel un peu délavées des costumes, dans ce montage doux, ces instants féériques comme ce vélo qui roule tout seul. C'est une histoire un peu triste, en somme. C'est une petite tragédie que de ne pas oser dire votre secret à la personne avec qui vous vivez. Tout cet ensemble est orchestré par Pierre. L'atmosphère d'un film, c'est le réalisateur qui la crée. Nous étions imprégnés de son calme et de sa douceur. La tonalité ressentie en découle.

Était-ce un atout pour trouver votre tonalité de ne porter qu'un seul costume tout au long du film ?

C'est un petit personnage, donc il ne fallait pas en changer l'apparence. On est à la limite du personnage de conte. Ça donne une petite irréalité au film qui lui va bien. Le réalisme est dans les sentiments, quand on se regarde et qu'on se parle, et tout autour, c'est un petit monde idéal.

Venterol, ce petit village du Sud où vous avez tourné, vous a-t-il inspiré également ?

Oui, on sent quand on arrive quelque part dans quel univers on se trouve. À partir de là, sans trop construire ni fabriquer, on se glisse dans ce monde. Quand on disait : « Coupez ! » sur le plateau, Benoît et moi filions chez l'« édenté ». C'était un personnage du village qu'on aimait bien retrouver. Nous avons eu une vie joyeuse avec Benoît sur ce film. Et je suis tombé amoureux de cette région de la Drôme provençale où nous tournions. J'avais loué une maison où je faisais mes émissions de radio sur la terrasse le matin avant de tourner. Ce sont des souvenirs très heureux.



Liste ARTISTIQUE

Raoul Taburin.....**BENOÎT POELVOORDE**
Hervé Figougne**ÉDOUARD BAER**
Madeleine**SUZANNE CLÉMENT**

Raoul Taburin 20 ans.....**VICTOR ASSIÉ**
Père Raoul Taburin.....**GRÉGORY GADEBOIS**
Madeleine 20 ans**ILONA BACHELIER**
Josyane 20 ans.....**MARILOU AUSSILLOUX**
Sauveur Bilongue 45 ans**VINCENT DESAGNAT**
Sauveur Bilongue 20 ans**LÉO DUSSOLLIER**

Le Père Forton.....**CHRISTIAN FABRE**
L'institutrice.....**ANDRÉA HACHUEL**
Josyane 40 ans.....**KARINE ORTH**
Dame atelier**HÉLÈNE PELLETIER**
L'homme atelier.....**FRANÇOIS FONT**
Homme couple atelier.....**JULIEN BEAUVOIS-MOCHOT**
Femme couple atelier**CHLOÉ SOULIMAN**
Le commentateur**GRÉGORY BONNEFONT**

LES ENFANTS

Raoul Taburin 11 ans.....**TIMI-JOY MARBOT**
Raoul Taburin 6 ans.....**THÉO GALLET**
Madeleine 6 ans**SITHALE VAST**
Sophie Taburin.....**MÉLIE FABRY**
Martin Taburin.....**EWAN-JEAN SICHOUC**
Frognard 6 ans**MATISSE TEYSSERE**
Sauveur 6 ans**FÉLIX PARZY**
Bifaille 6 ans**YLLIANA DESCHAMPS-CLARY**
Madeleine 11 ans**ANDRÉA PALERMO COLAS**
Frognard 11 ans**UGHO MONNIER**
Bifaille 11 ans.....**NAÏLA BELHADJ**
Sauveur 11 ans.....**ROMAIN DE SCHUTTER-DE TIMMERMAN**

Liste **TECHNIQUE**

Image..... **CLAIRE MATHON**
Montage..... **HERVÉ DE LUZE**
Son..... **PASCAL JASMES**
..... **THOMAS DESJONQUÈRES**
..... **JEAN-PAUL HURIER**
Décors..... **YAN ARLAUD**
Costumes..... **NATHALIE DU ROSCOËT**
1^{er} Assistant Réalisateur..... **MATHIEU SCHIFFMAN**
Scripte..... **ELODIE VAN BEUREN**
Régie..... **HENRY LE TURC**
Directeur de Production..... **BAUDOIN CAPET**

Musique..... **JAVIER NAVARRETE**

Produit par..... **PHILIPPE GODEAU et NATHALIE GASTALDO GODEAU**

Co-produit par... **NIELS COURT-PAYEN et CAROLINE DHAINAUT-NOLLET**
..... **JACQUES-HENRI et OLIVIER BRONCKART**

Une coproduction **PAN-EUROPÉENNE**
FRANCE 2 CINÉMA / AUVERGNE-RHÔNE-ALPES CINÉMA
VERSUS PRODUCTION / RTBF (TELEVISION BELGE) / VOO ET BE TV

En association avec **BELLINI FILMS**

Avec la participation de **OCS / CANAL + / FRANCE TÉLÉVISIONS**

Et avec le soutien du **TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE**
ET D'INVER TAX SHELTER et de la **PROCIREP**

Avec la participation de
LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES et du **CNC**

En association avec
INDÉFILMS 6
CINÉIMAGE 9 DÉVELOPPEMENT
BLEU ET JAUNE PRODUCTIONS 7

Avec le soutien du
PROGRAMME EUROPE CREATIVE - MÉDIA DE L'UNION EUROPÉENNE

Audiodescription et sous-titrage **SME** réalisés avec la participation du
CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE

Ventes internationales
WILD BUNCH



Mlle Rodani
31 rue de
Paris

M. Macberet Cécile
Plus rue du 400 d'annuaire
LYON
Paris France

Monsieur
Cécile Rodani
10 rue de la République
Madelaine
France

